

CHAPITRE XVI

LES ANTIQUITÉS DU MEXIQUE

Bien que je n'aie vu que peu de chose des antiques monuments du Mexique, ils sont si intéressants, et la visite du musée de Mexico en donne déjà une idée telle, qu'un ouvrage sur le Mexique serait bien incomplet s'il n'en disait rien.

C'est que ces monuments se rattachent aux anciennes races du Mexique, et sont surtout religieux : ce sont des temples où l'on faisait des sacrifices, et cette idée des sacrifices anciens accomplis par des races revenues aujourd'hui presque à l'état sauvage, est parmi les plus passionnantes de l'histoire.

J'ai dit, dans un chapitre précédent, que lors de la venue des Espagnols, les sacrifices au Mexique, et les sacrifices humains étaient effroyables. Sur la seule colline où se trouve actuellement l'église de Guadalupe, les prêtres sacrifiaient une fois par an des centaines de petits enfants. Il a fallu un miracle, l'apparition de la Vierge, comme à Lourdes, pour les faire cesser, et remplacer ces horribles coutumes par des offrandes de fleurs. La pierre des sacrifices de l'ancien *téocalli*, ou temple de Mexico, se trouve dans le musée actuellement, et cela suffit à faire une impression ineffaçable, de voir cette profonde rainure qui part de ce disque énorme et servait à faire écouler le sang des victimes. Les prêtres mexicains sacrifiaient, disent les

auteurs espagnols, jusqu'à 20 000 victimes par an, et, pour se les procurer, ils déclaraient la guerre aux peuples voisins ou sacrifiaient leurs propres enfants. Le sacrificateur ouvrait la poitrine des pauvres êtres égorgés, et en arrachait le cœur : il exprimait le sang sur la bouche de l'idole, et tous les prêtres mangeaient la chair des victimes.

Ces coutumes étaient si anciennes et si profondément enracinées que les peuples eurent une peine énorme à y renoncer. On nous a conservé le discours du grand prêtre qui reçut Fernand Cortez à Tlascala et dans lequel il dit ceci : « Nous ne pouvons nous former l'idée d'un véritable sacrifice, à moins qu'un homme ne meure pour le salut des autres. » Sans doute, on peut, comme Joseph de Maistre, découvrir encore une raison d'être, d'origine même divine, dans ces sacrifices, pourtant ils ont cessé partout devant le christianisme qui a pu seul trouver à les remplacer d'une manière à la fois plus haute et plus humaine. Mais il a dû combattre des instincts profondément enracinés, quand on voit l'antiquité à laquelle remontent d'anciens monuments de ces coutumes barbares. C'est le caractère propre du catholicisme de combattre tous les mauvais instincts de la nature humaine, et c'est cela qui lui fait tant d'ennemis, bien plutôt que ses dogmes. Si jamais le catholicisme avait érigé en dogme le panthéisme ou l'humanitarisme actuel (1), l'homme devenant Dieu, une véritable absurdité au point de vue de la raison, on n'aurait pas assez eu de sarcasmes pour lui. Mais c'est là une digression qui montre seulement que l'esprit humain n'a pas fait de bien grands progrès en intelligence, depuis les races anciennes qui ont couvert le

(1) Dérivé de nietzschéisme, et par là de la monadologie de Leibniz, la monade s'intégrant elle-même conception mathématique.

sud du Mexique de monuments et d'hiéroglyphes.

On a réuni dans le musée de Mexico d'anciennes œuvres éparses dans le Mexique : idoles, ornements, armes, ustensiles, bijoux etc., ayant appartenu aux Aztèques ou aux races qui les ont précédés. Disons à propos des Indiens actuels du Mexique, qui sont de vrais sauvages, qu'ils semblent donner raison à une opinion, pourtant paradoxale au premier abord, de Joseph de Maistre. C'est que les sauvages ne peuvent être que les descendants d'un peuple autrefois civilisé, mais « atteint de dégradation pour quelqu'une de ces prévarications qui, suivant les apparences, ne sont plus guère possibles dans l'état actuel des choses. Cette dégradation s'ajoutant constamment à elle-même et pesant sans intervalle sur les descendants, en a fait à la fin ce que nous appelons des *sauvages*. C'est le dernier degré d'abrutissement, que Rousseau appelle *l'état de nature* ». Les Indiens du Mexique descendent sans aucun doute de races civilisées, à un degré que leurs monuments mettent aussi haut que les Égyptiens. Comment a disparu cette civilisation, nous n'en savons rien, mais il est temps de parler de ce qu'il en reste.

La pierre solaire, au musée de Mexico, très ornée, est un porphyre noir, pesant 24 tonnes ; c'était un calendrier, bien que les divisions, qui sont surtout des multiples de deux et de cinq, aient pu suggérer d'autres usages.

La pierre des sacrifices, dont je parlais plus haut, est également circulaire, et pèse aussi plus de 20 tonnes. Sur les bords, on distingue des dessins profondément gravés, qui représentent les vainqueurs traînant leurs victimes par la chevelure pour les sacrifier au soleil.

La déesse de l'eau est un monolithe de 12 pieds de haut, pesant 20 tonnes, c'était une idole provenant de la pyramide du soleil.

D'autres monolithes du musée de Mexico représentent le dieu de la guerre, le dieu du feu, et bien d'autres. Puis c'est une énorme tête de serpent, un serpent à plumes replié sur lui-même, une colossale tête humaine, en diorite, de 2 mètres de circonférence, et portant des divisions correspondantes à celles de la pierre solaire, etc.

Je citerai aussi une statue colossale, informe à première vue, et couverte de dessins étranges : on s'aperçoit au bout de quelque temps qu'elle représente un homme et une femme adossés l'un à l'autre.

D'autres salles du musée sont consacrées à des reproductions en relief des plus fameux bas-reliefs découverts dans les anciennes ruines de Palenqué et d'Oxmal, dont nous allons parler, comme aussi à des reproductions en petit d'anciens temples. Il y a une très belle collection de photographies des anciens monuments mexicains, qui suffit à en donner une idée aussi complète que possible, ce qui nous aidera pour la description que nous voulons tenter. Après avoir passé quelques heures à cette collection, on s'imagine presque avoir visité ces ruines si extraordinaires.

Enfin le musée renferme beaucoup de manuscrits antérieurs à la conquête espagnole : ce sont des hiéroglyphes, c'est-à-dire des figures représentant par un dessin informe l'objet dont on parle. Ainsi Chapultepec (montagne de la sauterelle) est figuré par une montagne et une sauterelle. On conçoit la difficulté de déchiffrer une pareille écriture. C'est là ce qui rend si ardu de trouver le secret des antiquités du Mexique.

Le Mexique tient, en effet, au nouveau monde, une place à peu près équivalente à celle de l'Égypte dans l'ancien monde. Seulement l'histoire de ses monuments est encore inconnue, plus mal connue même que, par exemple, les ruines fameuses de Zimbabwé, dans

l'Afrique du Sud, et que j'ai eu l'occasion de décrire. Il est vraiment regrettable que, lors de leur conquête, les Espagnols aient détruit tant de vieux documents qui auraient pu jeter quelque jour sur les ruines des monuments mexicains. Ce qui reste suffira-t-il pour qu'on arrive jamais à connaître leur origine et celle du peuple qui les a construits ?

Nous allons décrire les principales de ces ruines, celles de Mitla, de Palenqué et d'Ouxmal. Malheureusement nous serons obligés de demeurer à peu près muets sur leur histoire.

Mitla est situé dans les montagnes de l'État d'Oaxaca. Les Indiens appellent l'endroit Lyo-baa, ce qui, paraît-il, signifie la porte du tombeau. On s'y rend facilement depuis la ville d'Oaxaca. Une voie ferrée, achevée en 1906, conduit d'Oaxaca à Tula, mais le trajet est préférable en voiture; comme ce trajet est presque dépourvu d'arbres, on se rend mieux compte du pays.

A Tulé, on montre un arbre géant, de 47 mètres de circonférence, et d'une hauteur telle, qu'il faut, comme disent les gens du pays, s'y prendre à deux fois pour voir le sommet. C'est une sorte de cyprès, l'*Fahuehuell*, sur une des faces duquel Humboldt, après avoir enlevé l'écorce en forme de cadre, a mis une inscription. L'écorce envahit à nouveau peu à peu l'espace découvert, en recouvrant les lettres.

De Tulé, la route entre dans les montagnes, et en trois à quatre heures depuis Oaxaca, on se trouve rendu à Mitla. Les voitures s'arrêtent à l'auberge qui fait partie de l'ancienne hacienda.

La partie la plus importante des ruines était sans doute un temple, mais certains restes ont pu aussi bien faire partie d'un palais, de style rappelant celui des Assyriens.

Ce qui frappe le plus, c'est une magnifique muraille

sculptée, au-dessus d'une terrasse en pierre, coupée d'un vaste escalier de neuf marches. Cette muraille est percée de trois portes carrées, larges et hautes de 3^m,50, et décorée de figures géométriques, variées dans leur régularité compliquée, ciselées dans la pierre. Cette muraille a 7 à 8 mètres de haut, et ne paraît pas avoir eu davantage lorsqu'elle fut construite : elle a résisté à toutes les intempéries et aux tremblements de terre, bien qu'on lui attribue plus de deux mille ans de durée. Derrière cette muraille, dans une longue salle, se trouve une rangée de six monolithes : ce sont des colonnes massives, de près de 4 mètres de hauteur; leur poids est tel que, seul, un plan incliné a pu permettre de les amener sur place. Derrière cette salle, s'en trouve une autre, plus étroite, qu'on appelle le corridor des mosaïques. Les parois en sont entièrement recouvertes de mosaïques, figurant des dessins géométriques compliqués, et encore intactes bien qu'elles ne soient retenues par aucun ciment. On le voit, dans toute cette architecture, l'arcade est inconnue, c'est l'art égyptien, ou plutôt assyrien : l'art des mosaïques existe seul, sans arriver d'ailleurs à la perfection des dessins de M. Laisant.

Deux galeries souterraines, dont la plus longue est dirigée Est-Ouest, parcourent toute la longueur de la cour qui précède ces constructions. Une chambre souterraine, en forme de croix, a été découverte en 1902 sous la cour Sud dont nous allons parler.

En effet, un autre monument, qui devait être tout semblable à celui-ci, existe à son voisinage. Il avait aussi un hall de monolithes dont il ne reste que deux colonnes, et deux grandes salles conduisant à quatre autres plus petites.

Plus au Nord, se trouvent encore des murailles orientées dans le même sens que les précédentes, et

au milieu desquelles on a construit une église, avec les anciennes pierres. Ces murailles forment les côtés extrêmes de l'ensemble constitué par les autres constructions, elles portent les mêmes dessins au ciseau. Le centre de toutes ces ruines est occupé par une petite pyramide surmontée d'une croix.

Il y a plusieurs autres pyramides de terre et de pierres tout alentour.

Une sorte de sépulcre, à une petite distance au Sud, porte les mêmes sculptures dans la pierre que les murs de Mitla.

Au mont Giri, un peu plus loin encore, on a découvert un autre sépulcre, creusé en forme de croix, et décoré des mêmes dessins géométriques au ciseau que tous les autres monuments.

Ces ruines sont presque exactement telles qu'elles ont été vues pour la première fois par les Espagnols en 1533, mais leur histoire n'est pas mieux connue.

Au Monte Alban, qui n'est pas non plus très loin d'Oaxaca, se trouvent des ruines encore plus mystérieuses, elles ne portent même plus de sculptures. Ce sont de vastes espaces de terrain, rectangulaires, et absolument nivelés, isolés les uns des autres par des pyramides tronquées faites de terre et de pierre, entièrement recouvertes maintenant de broussailles. Le fond est occupé par trois collines pyramidales, la plus haute au milieu, et également envahies par la végétation. Il est peu de spectacles plus curieux que ce paysage demi-artificiel du mont Alban, avec son horizon de hautes montagnes qui se perdent dans un lointain de demi-teintes, habituel à cette atmosphère tropicale.

Les ruines de Palenqué sont autrement considérables que celles de Mitla. Elles se trouvent au nord de l'État de Chiapas, et au milieu de broussailles et

d'immenses forêts. C'est par hasard que les Espagnols ont découvert, en 1750, cette vieille cité inconnue, de plusieurs lieues carrées d'étendue, et sur laquelle on ne possède aucune tradition. Les ruines ont été explorées par ordre du roi d'Espagne en 1787, mais le rapport des explorateurs n'a été publié qu'en 1822. Depuis lors, elles ont été étudiées par plusieurs voyageurs, dont Waldeck, qui y séjourna deux ans, et en rapporta de magnifiques dessins. Deux autres voyageurs anglais, Stephens et Catherwood, en ont fait une description de plus de deux cents pages, avec une quantité de gravures.

On se rend aux ruines par le village de Santo Domingo del Palenqué, d'où il faut environ trois heures à cheval. Leur nom provisoire de Palenqué vient de ce village. La vieille ville est recouverte de forêts si touffues, qu'on peut passer à 100 mètres du plus grand de ses temples sans le voir, sans même voir la tour qui le surmonte. Cortez passa à moins de 50 kilomètres de là sans s'en douter.

La plus grande construction découverte s'appelle le palais. Elle s'élève au sommet d'une pyramide de 93 mètres de longueur, 78 de largeur et 12 de hauteur, coupée d'un escalier sur une de ses faces. L'édifice a sa façade au levant : cette façade a 39 mètres de longueur ; la profondeur est de 54 mètres et la hauteur de 7^m,50. Une corniche en pierre règne tout autour des murailles. La façade est coupée de quatorze portes cintrées larges de 3 mètres, séparées par des pilastres ornés de figures et de signes bizarres. Six seulement de ces pilastres sont absolument intacts. Un escalier conduit à une tour carrée, ou plutôt en forme de tronc de pyramide, haute encore de 15 mètres. Tout l'intérieur de l'édifice est rempli de grands arbres.

Voici maintenant ce que représente le mieux con-

servé des bas-reliefs qui ornent les pilastres de la façade. D'un côté, un personnage avec une coiffure de feuillage et de fleurs, souffle dans une trompe d'où sort une vapeur. On a voulu y voir le Créateur insufflant la vie. De l'autre, un homme coiffé de plumes et de l'oiseau sacré, un épervier qui tient un poisson dans son bec, est revêtu d'une peau de tigre et d'autres ornements bizarres; il tient dans la main une sorte de sceptre. Entre ces deux personnages s'en trouvent quatre autres, deux debout, et deux accroupis, semblant supporter une idole sur leurs épaules.

Ces personnages, comme ceux des autres pilastres, ont un angle facial de 45 degrés, et le front allongé en arrière, comme les Indiens du nord de l'Amérique, race qui n'existe plus au Mexique, ce qui semble indiquer une époque très ancienne. Ces bas-reliefs sont recouverts d'un stuc aussi dur que la pierre; ce stuc qui revêtait également toute la façade, était peint autrefois de couleurs brillantes, dont il reste encore des traces.

Les bas-reliefs des autres pilastres ont été davantage abîmés par le temps. Leur ensemble représentait ou bien de grands événements, ou bien l'histoire d'une famille. La façade d'arrière a quatorze portes, et les façades latérales ont chacune onze portes.

L'entrée principale n'est pas plus large que les autres, mais des degrés de pierre y donnent accès depuis le pied de la pyramide. Toute la longueur des quatre côtés est occupée par des corridors. Les murs portent des médaillons dont l'encadrement subsiste seul, ce qui est regrettable, car ils portaient peut-être les portraits des possesseurs du palais. Le sol des corridors est en ciment aussi dur que le ciment romain. La partie supérieure est en forme de trapèze, disposition qui permet d'éviter la voûte.

Au delà des corridors, des degrés en pierre sur 9 mètres de hauteur conduisent à une cour rectangulaire de 24 mètres sur 21. Au pied de l'escalier, et de chaque côté, se trouvent des figures de 3 mètres de hauteur, en bas-relief, ou sculptées, représentant des personnages, dont l'anatomie est défectueuse, mais dont l'expression indique très bien la douleur ou l'inquiétude : ils ont les jambes ployées, et les bras, ou au moins un des bras, repliés sur la poitrine. De l'autre côté de la cour, où se trouve un autre escalier, sont des figures semblables, qui se font vis-à-vis.

Plus loin, et dans la même direction, après avoir traversé deux galeries, on trouve une autre cour de 24 mètres sur 9 seulement de largeur aboutissant aux corridors de la façade ouest. Ces corridors ont tous des bas-reliefs représentant des personnages et des hiéroglyphes : on remarque en plusieurs endroits le *Tau* égyptien.

Tout ce qui précède forme la partie de droite, ou Nord, au palais. La partie gauche est bien plus compliquée. Il y a d'abord la tour de 15 mètres, à trois étages, avec une partie centrale renfermant un escalier extrêmement étroit et sans issue au sommet, ce qui le rend incompréhensible, à moins qu'autrefois on ne pût soulever une dalle en haut.

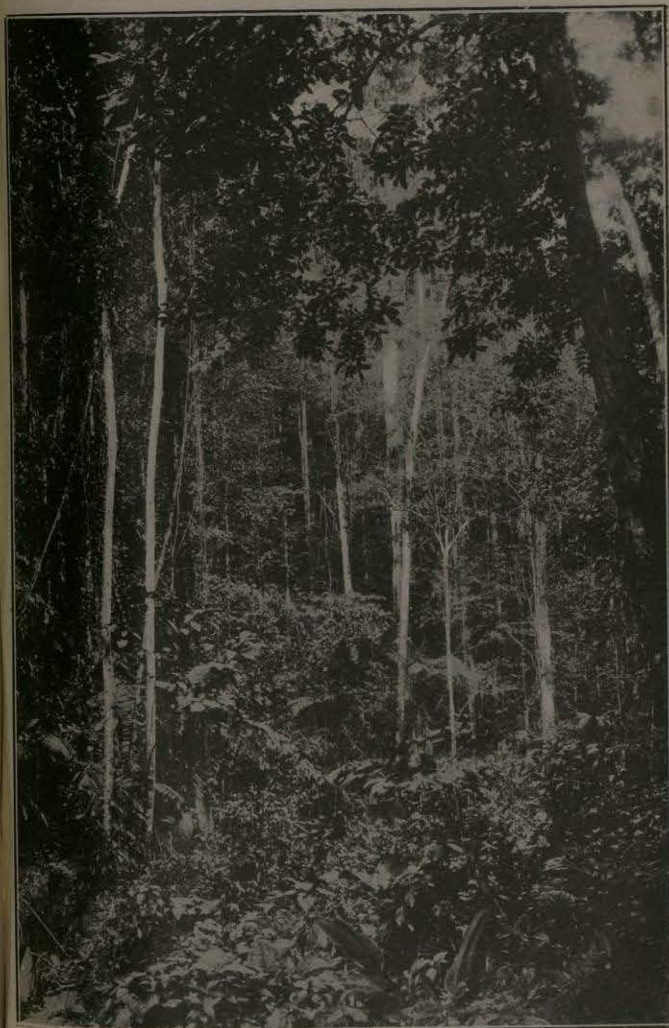
Les autres constructions de gauche du palais forment un dédale de chambres avec des appartements presque souterrains, éclairés seulement par de vrais soupiraux. On y trouve des bas-reliefs et une table en pierre rectangulaire longue de 2^m,40. Tel est le palais de Palenqué.

Mais il y a beaucoup d'autres monuments. C'est d'abord une vaste pyramide, de 33 mètres d'élévation, et qui paraît avoir été entourée d'escaliers sur tout son pourtour, mais la végétation a tout envahi. Au

sommet se trouve un édifice délabré, encombré de débris recouverts de mousse, de sculptures et d'hiéroglyphes pêle-mêle avec de grands arbres qui ont poussé partout. Cet édifice avait 23 mètres de long et 8 de large; la façade, avec cinq portes et huit pilastres, et revêtue de stuc très dur, était pleine d'ornements et d'hiéroglyphes; quatre des pilastres portent des figures humaines.

L'intérieur est formé de deux corridors parallèles avec des bas-reliefs que Stephens dut dessiner à la lumière des torches, car cet intérieur est très obscur : Toutes les hiéroglyphes de Palenqué sont semblables à celles d'autres villes ruinées au Guatemala, telles que Copan et Quirigua, ce qui semble indiquer qu'un même peuple occupait toute l'Amérique centrale, malgré la diversité de langage des Indiens actuels. Le sommet de l'édifice est formé par une galerie de petits piliers d'un demi-mètre de haut, en pierres scellées enduites de stuc, et couronnés de pierres plates : l'effet en était gracieux, bien que d'une architecture primitive.

Au voisinage de ce temple se trouve un aqueduc, puis une petite rivière, et ensuite une autre pyramide de 40 mètres de haut, supportant encore un édifice caché par les arbres, de 15 mètres de long sur 10 de large. C'est dans une salle de cet édifice que se trouvait, avec d'autres, le fameux bas-relief de la Croix, si célèbre par les discussions auxquelles il a donné lieu. Ce bas-relief a un peu plus de 3 mètres de haut sur 2 mètres de large. Il est formé de trois pierres dont deux sont au musée de Mexico, et la troisième aux États-Unis : celle-ci avait été trouvée en bas de la pyramide, dans le *rio*. Voici le sujet du bas-relief : deux personnages, l'un surchargé d'ornements, l'autre représentant ce qui semble être un enfant, se font vis-à-vis,



RÉGION TROPICALE DU BAS MEXIQUE

étant séparés par une croix très ornementée. Le caractère des figures, bien que bizarre, est moins barbare, plus élégant que dans les autres bas-reliefs de Palenqué. Cette pierre, en tout cas fort antérieure à la venue des Espagnols en 1520, semble prouver que la croix, emblème ou instrument de supplice, avait pénétré, il y a plus de mille ans dans le nouveau monde, que ce soit ou non par l'Asie. Au milieu de débris de statues, on a trouvé une tête et deux corps qui se rapprochent des modèles de la statuaire grecque, avec une énorme statue de caractère égyptien. On peut se demander si à Palenqué, la civilisation chrétienne n'aurait pas pénétré, et fait cesser, au moins momentanément, les barbares sacrifices d'anciennes religions.

Une quatrième pyramide, avec un temple masqué par les arbres, se trouve tout au voisinage : un bas-relief porte les mêmes personnages que ceux de la croix, mais sans la croix. On n'a pas idée comme l'exubérante végétation tropicale s'est emparée de ces vieux édifices ; elle est inextricable et gigantesque.

Il y a bien d'autres ruines à Palenqué, mais leur description nous entraînerait trop loin ; je passerai même sous silence une autre ville ancienne du Chiapas, nommée Ocozimbo, et qui a les mêmes caractères.

La presqu'île du Yucatan renferme encore un plus grand nombre de ruines extraordinaires. Ce sont d'abord, autour de Campêche, de grands *tumuli* auprès desquels on a trouvé des débris de poterie et de lances artistement travaillés. De même, sur la route d'Equelchacan, et non loin du Rio Lagartos, se trouvent des pyramides, dont le sommet est couronné d'arbres.

Au cap Catoche, en face de l'île Cozumel, à la pointe Soliman, à la baie d'Espiritu-Santo, comme sur

la route de Bucalar, on trouve des ruines non seulement de tumuli ou de pyramides, mais de villes entières. On dirait presque que des tremblements de terre ont passé par là.

Les ruines de Chichenitza et celles de Tichoualatoun sont très intéressantes, de même que celles qu'on trouve dans la chaîne de montagnes qui traverse la péninsule du Yucatan, de Muna à Tecax. Il y eut là autrefois une nation puissante.

Cependant les ruines les plus curieuses et les plus étudiées du Yucatan sont celles d'Ouxmal (prononcer *ouchmal*, qui veut dire ancien), à 68 kilomètres au sud de Mérida. M. Waldeck, qui a étudié ces ruines en détail, et en a fourni les gravures au musée de Mexico, dit qu'elles sont mieux conservées que celles de Palenqué. Elles couvrent plusieurs lieues carrés. L'aspect des ruines est plus imposant qu'à Palenqué, parce que les monuments sont plus grands et qu'on les a mieux dégagés de la forêt.

Le palais du gouverneur était bâti sur une série de terrasses superposées, atteignant ensemble 11 mètres de hauteur : la première avait 1^m,60 de haut, et 190 mètres de long; elle était surmontée d'une plate-forme de 6 mètres de largeur. La seconde terrasse, élevée de 4^m,60, portait une autre plate-forme de 5 à 6 mètres, dont une partie, longue de 30 mètres, porte encore une rangée de petites colonnes de un mètre de hauteur. Un escalier en pierre, de trente-cinq marches, large de 30 mètres, conduit à la troisième terrasse. Celle-ci a encore 4^m,60 de haut, et c'est au-dessus qu'est bâti le palais. Ce palais, de 100 mètres de longueur, est encore très bien conservé, il a surtout le caractère de la simplicité et de la symétrie : il n'a qu'une corniche tout le tour, et le dessus des portes est seul ornementé. Il a trois portes

principales, la plus large au milieu, ouvrant sur une salle de 18 mètres de long, et 8 de large, divisée en deux par un mur épais, pavée de dalles carrées, et portant un plafond en trapèze, comme ceux de Palenqué. Il n'y a ni peintures, ni bas-reliefs, ni ornements. Ce monument si simple a quelque chose de l'art grec ou romain, sauf une anomalie étrange : tous les linteaux des portes sont des pièces de bois. Ce bois a beau être très dur, comme il a à supporter un mur de 4 à 5 mètres de hauteur, et qu'il est rongé par les fourmis, il a cédé en plusieurs endroits. Sans cela les édifices d'Ouxmal seraient encore presque intacts.

La *Maison du Nain*, du nom d'une légende indienne, est bâtie sur une terrasse de 10 à 12 mètres de haut, oblongue et arrondie aux deux extrémités : elle a 75 mètres de long et 37 de large; elle est revêtue de pierres carrées. Un escalier abrupt mène à une plate-forme de 1^m,40, qui fait le tour du monument. Celui-ci a une ouverture à chaque bout; au-dessus de chaque porte est une corniche sculptée d'où partent des dessins très compliqués couvrant toutes les faces du monument, et sans rapport avec ceux de Palenqué, figurant des carrés, des polygones, des fleurs, des têtes d'hommes et d'animaux, tous différents les uns des autres, sans qu'on saisisse aucune idée d'ensemble. L'intérieur de cet édifice est formé de pièces de petites dimensions.

Sur la même terrasse, mais plus bas, est un monument tout semblable, placé de manière que la terrasse du premier soit au sommet du second.

La *Maison des Tortues*, en face de la précédente, tire son nom de grandes tortues sculptées au-dessus de la porte. Elle a été crevassée par un tremblement de terre.

La *Maison des Pigeons* a une longue muraille portant une succession de surélévemens disposés en gradins très élevés, comme des pigeonniers énormes. Elle

s'élève en face d'une avenue de ruines aboutissant à une cour et à un grand édifice en ruines. On a trouvé un souterrain sous la cour.

La *Maison des Nonnes* (Casa de las Monjas), dont il existe un grand nombre de photographies au musée de Mexico, passe pour avoir servi de couvent à des religieuses consacrées à la garde du feu sacré, comme les Vestales. Il est situé sur une terrasse de 5 mètres de hauteur et de 60 mètres de longueur, il a 35 mètres de longueur. Il est couvert d'ornements sculptés, d'un détail compliqué et d'un caractère difficile à définir. L'entrée principale ouvre sur une belle cour que les arbres avaient envahie, mais qu'on a dégagée et dont la façade est encore plus ornée que celle de l'extérieur. A l'extrémité, deux serpents gigantesques s'enroulent mutuellement en arrivant de deux directions opposées : les dessins sont plutôt géométriques ; des statues en relief sont assez grossièrement sculptées. On ignore l'usage de toutes les cours intérieures.

Un fait étrange à Ouxmal est qu'on n'y trouve pas d'eau jusqu'à une grande hacienda située à 2 500 mètres de distance : on suppose qu'il existait des réservoirs souterrains destinés à conserver les eaux, ou qu'un tremblement de terre a fait disparaître une rivière, comme cela est arrivé ailleurs, à Taxco.

On ne trouve, en définitive, aucune analogie entre ces vieux monuments mexicains et ceux de l'Asie ou de l'Égypte. Les pyramides d'Égypte n'ont aucun rapport avec celles-ci : elles étaient pointues et constituaient par elles seules un monument, tandis qu'au Mexique elles sont simplement destinées à servir de support à un monument. Ce sont les restes d'une civilisation originale sans analogue dans le passé.

Comme antiquité, ces édifices sont antérieurs aux Aztèques venus en 1196, car les hiéroglyphes n'ont

rien d'aztèque. Les monuments des Aztèques ont été une copie de ceux que nous venons de décrire. Leurs grands *teocallis* étaient des pyramides supportant un temple de sacrifices. Doit-on en conclure que les pyramides d'Ouxmal et de Palenqué ont servi aussi à faire des sacrifices. C'est une question qui n'est pas encore résolue (1).

Nous passerons plus rapidement sur d'autres monuments mexicains.

La grande pyramide de Cholula est située à faible distance de Puebla, et il s'y rattache une légende ou tradition assez semblable à celle du déluge, en ce sens que ce seraient les survivants du déluge qui l'auraient bâtie pour y échapper s'il recommençait, comme ce fut le cas de la tour de Babel. La pyramide, actuellement recouverte d'arbres, a l'apparence d'une colline naturelle, mais elle est bâtie en briques ; sa hauteur est de 54 mètres ; elle est orientée suivant les quatre points cardinaux, et a plus de 300 mètres de côté à la base, c'est-à-dire deux fois plus que la pyramide de Chéops. Une route pavée conduit au sommet où se trouve actuellement une église dédiée à Nuestra Señora de los Remedios. Cette pyramide supportait autrefois un temple de sacrifices.

Dans le voisinage, se trouvent deux autres pyramides, le Cerro de Acozac, haut de 15 mètres avec des parois verticales de 45 mètres de long, et le Cerro de la Cruz, de même hauteur, en tronc de cône circulaire de 60 mètres de diamètre à la base, et 22 mètres au sommet. On ignore l'usage de ces deux pyramides.

Les pyramides du Soleil et de la Lune sont à 42 kilomètres de Mexico, sur la ligne de Vera-Cruz. On ne sait rien sur leur origine. La pyramide du Soleil a

(1) Il faudrait ajouter les ruines de Nakeun nouvellement découvertes par M. de Périgny en pleine forêt vierge.

66 mètres de haut et une base de 230 mètres sur 217 ; le sommet aplati a 30 mètres sur 18.

La pyramide de la Lune a 46 mètres de haut, avec une base de 154 mètres sur 128 ; le sommet n'a que quelques mètres carrés. La plaine d'alentour est couverte de ruines, de petites pyramides et de tumulis, avec des restes d'ornements, des poteries, des ossements, etc., le tout appartenant à une race antérieure aux Aztèques.

Je citerai encore quelques ruines suivantes. Tonalá, dans l'État de Chiapas, montre les restes d'une ancienne cité, avec des temples et des forteresses en pierre, au milieu d'une forêt inextricable.

A 30 kilomètres de Cuernavaca, dans l'État de Morelos, se trouvent les ruines de Xochicalco, où on remarque un bâtiment en pierre taillée, de 20 mètres sur 25, d'un style sans analogue en Égypte ou en Syrie.

La Quemada, à 50 kilomètres à l'ouest de Zacatecas, montre des pyramides, des colonnes, des remparts de style massif : les colonnes ont 2 mètres de diamètre, et passent pour être l'ouvrage des Aztèques.

A 15 kilomètres de Tampico, on a découvert une ancienne cité qui peut aussi avoir été bâtie par les Aztèques, comme l'ancienne Tlaxcala, qui avait 300 000 habitants, et l'ancienne Texcoco, qui passait pour l'Athènes de l'ancien monde, lorsque Tenoxtitlan ou Mexico tenait la place de Rome.

L'on s'occupe beaucoup à Mexico actuellement de rechercher l'origine de ces anciennes cités, et des anciens temples de Palenqué et du Yucatan, mais je n'ai pas appris qu'on ait encore rien découvert d'intéressant ; nous quitterons donc ce théâtre de l'ancienne civilisation mexicaine pour passer dans le Mexique d'avant 1850 et parcourir l'Ouest américain où nous avons fait de longs séjours, et dont le développement moderne est d'un si grand intérêt.

CHAPITRE XVII

A TRAVERS L'OUEST AMÉRICAIN

Le chemin classique qu'indiquent les guides et les agences pour parcourir, en partant du Mexique, l'Ouest américain, est celui de la Californie. En partant de la frontière d'El Paso, on est invité à visiter la fameuse vallée de Yosemite, la perle des États-Unis, tellement vantée et exposée partout en images, qu'on la connaît sans l'avoir vue ; puis on *doit* s'arrêter aux champs d'orangers de los Angeles, et aux champs de désolation, heureusement en voie d'amélioration, de San Francisco. En passant, que les guides les indiquent ou non, on ne peut manquer de voir les déserts de l'Arizona et du sud de la Californie, avec des champs de borax et d'alcali, d'une aridité telle que la vallée qui les renferme porte le nom de « Vallée de la Mort » ; enfin, à los Angeles, on voit aussi des champs de pétrole, assurément moins pittoresques que des champs d'orangers.

J'ai pourtant préféré à cette route celle de Denver, parce que je connaissais déjà la Californie, et je n'ai pas eu à le regretter, même au point de vue pittoresque. Dès le début du parcours, on longe des gorges profondes avec des cascades, et même le train s'engage dans un tunnel, chose extraordinaire aux États-Unis, où le tracé des voies dessine des courbes transcendantes pour éviter des tunnels.

L'État du Nouveau-Mexique, sans être fertile, offre quelques chances aux agriculteurs, de même qu'il a un peu de cuivre et de charbon pour faire tenter la fortune aux mineurs; on distingue, en effet, quelques puits de mine, mais pas de tunnels, suivant ce principe bien connu des ingénieurs yankees, que les mines s'améliorent en profondeur.

Dans d'immenses étendues d'herbages et de collines peu boisées, se dressent, de temps à autre, comme des palais de la Belle au Bois Dormant, de merveilleuses stations de chemin de fer: Albuquerque, las Vegas, Trinidad. On dirait de grands couvents espagnols, d'un style un peu fantaisiste, avec des arcades, des tourelles, et revêtus des couleurs voyantes. Ce sont des gares-hôtels, où l'on fait une excellente cuisine, et où le service est rempli par de belles personnes, élégamment vêtues, qui semblent condescendre au rôle modeste de servantes. Voilà un mot évidemment ridicule. Ces dames et demoiselles ne manient que de la vaisselle étincelante, elles se servent de gants pour la nettoyer et connaissent la manière d'accommoder les fruits de la terre (viandes comprises), suivant des rites consacrés par un usage antique; elles daignent en apporter aux pauvres pèlerins qui passent... *pour de l'argent*. Qu'un tel service est loin de nos vulgaires tables d'hôtel! C'est nous qui n'entendons rien à la vie. Là-bas, la pauvreté n'existe pas, ni, par suite, la concurrence, et une jeune fille peut aisément et proprement se procurer un joli salaire, sans déroger. Il faudra arriver, chez nous aussi, à supprimer la concurrence et la pauvreté, c'est-à-dire une bonne partie de la multitude qui encombre nos rues et nos campagnes. Quand la France sera aussi déserte que le Nouveau-Mexique, nous pourrions enfin bâtir des gares-hôtels en forme de couvents moyenâgeux, et voyager confortablement.

Je n'ai plus rien vu d'aussi curieux sur ma route, pas même Colorado Springs, le fameux *summer-resort*, site balnéaire et cure d'air, des Américains. C'est un peu mesquin: trop de monde, et pas assez de sites alpestres. Les États-Unis ont beau faire, ils n'ont pu se construire une *Suisse*, il faut aller en Colombie britannique pour la retrouver. Mais les montagnes du Colorado sont abondamment pourvues des moyens mécaniques les plus perfectionnés pour les gravir, et Daudet n'aurait pas eu la peine d'y inventer la Société dont parle Bompard, qui se charge d'organiser des chutes savantes, en matelassant les abîmes, pour faire au pays une réclame vraiment industrielle.

C'est un peu à vol d'oiseau que je vais parcourir ces États de l'Ouest américain, le Colorado, le Nevada, la Californie, l'Oregon et le Washington. Je ne mentionnerai que ce qui m'a le plus frappé, ou m'a donné le plus de souvenirs.

Après Denver, grande et jolie ville, avec un fond lointain de cimes neigeuses, je passai à Ogden, où toute la nuit des locomotives agitent leurs cloches et soufflent dans leurs *sirènes*, un nom évocateur qui pourtant ici n'a plus rien d'enchanté; mais cloches et sirènes n'évoquent plus de légendes aux États-Unis.

Dans le Nevada, je m'arrêtai à Palissade, tête de ligne d'un embranchement des mines d'argent qui s'appellent Eureka, et de cuivre, qui s'appellent Ely. Je n'insiste plus sur les évocations. A Palissade, il n'y a qu'un tout petit hôtel, une auberge, dans un site de collines arides enfermant une rivière.

Au matin, je prends le petit train qui va à Eureka. Quoi que prétendent les Transatlantiques, ce n'est pas qu'en France qu'il y a des petits trains. Nous avons environ 150 kilomètres à parcourir à travers un pays aride; c'est ici le pays du *sage-brush*, l'armoise, une

plante d'un vert grisâtre avec une petite fleur violette peu odorante. C'est la fleur nationale du Nevada, car chaque État de l'Union a sa fleur, et la porte dans ses armes.

Il y a aussi des cactus et un buisson qui me rappelle certains sites de Californie, le greasewood. Les Américains ont su tirer parti des uns et des autres : en cultivant le cactus, on lui fait perdre ses dards, et les bestiaux le mangent. Quant au greasewood, il fait des fortunes en ce moment : on a découvert que son suc vaut celui du caoutchouc, et comme ce buisson couvre parfois des hectares, voilà qu'il prend un caractère industriel, qui lui vaut la reconnaissance des faiseurs d'autos.

Nous traversons de grandes étendues blanchâtres, où l'herbe même fait à peu près défaut : c'est un désert de soude, comme il y en a aussi dans le sud de la Californie et en Arizona. Et la voie file toujours à perte de vue, toute droite.

A l'Ouest se dessinent d'assez hautes montagnes, blanches au sommet, et il se met à faire presque froid. Il y a à l'Est aussi des cimes dénudées. Ce pays a quelque chose de hargneux. Il est heureux qu'il renferme des mines, sans quoi il n'y aurait personne. Comment est-on venu si loin chercher des mines, dans ce pays qui ne produit rien ? Il y avait des Indiens nomades qui les connaissaient, et qui élevaient quelque bétail dans des oasis de ce désert. Les Indiens ont disparu, sans laisser même de métis, comme au Mexique. L'Anglo-Saxon a le mépris inné de toute autre race, car les nègres, même aux États-Unis, ont donné plutôt des métis de Français et d'Espagnols. Quelqu'un ici me suggère que les colonies françaises et espagnoles ont tant de métis, parce que les premiers colons ont été des soldats, d'origine plutôt commune, et peu délicats,

tandis qu'en colonies anglaises, les premiers colons ont été des marchands d'un goût plus affiné. Vraiment ! Je crois plutôt, moi, à la sympathie des Français pour les Indiennes, comme à celle des Anglais pour les boissons. En Louisiane, les noirs sont venus après les soldats français, et ce sont des planteurs américains qui les ont fait venir d'Afrique, sur les fameux *Négriers* !

Ce pays est si laid et si peu attrayant, que je suis bien surpris de trouver, enfin, à Eureka, une petite ville assez propre, avec quelques bâtiments convenables. L'hôtel est même joli, et il est entouré d'arbres. Mais, de même que le pays est sans attraits, les gens de l'hôtel sont peu aimables ; on est reçu comme si l'on était trop heureux de trouver un gîte dans un pareil pays : on sent cela si bien qu'on ne se plaint pas. Eureka est à 2 000 mètres d'altitude, et les mines sont encore à 200 mètres plus haut, presque à la cime des montagnes.

Le lendemain de mon arrivée, il pleut ; c'est un fait malheureux pour moi, dans ce pays si sec. Comme je n'ai pris ni caoutchouc, ni parapluie, je cherche dans les rares magasins quelque chose d'imperméable. Tout ce que je trouve, c'est une casquette cirée, et encore pour une tête d'enfant. On n'a rien prévu ici pour la pluie, elle est si rare. Et pourtant elle tombe sans interruption, et, par moments, ce sont de véritables averses torrentielles. En cherchant un abri, je trouve un Allemand, et le voilà tout heureux de parler avec moi sa langue maternelle. Il est si heureux qu'il m'entraîne chez ses connaissances, en me présentant partout sous le titre de *professeur*. C'est là un titre très estimé aux États-Unis, plus même que celui de duc ou de marquis, et voilà ma modestie soumise à une dure épreuve. Il y met le comble, mon Allemand, en faisant

de moi des éloges déconcertants, il parle de mon *expérience mondiale*. Enfin, il y a une compensation ; on me montre les minéraux rares et les curiosités qu'on a tirés des mines de la région. La zone minière est très petite, et il n'y a plus qu'une Compagnie, qui achève d'épuiser toutes les mines. Eureka date de 1869 et a produit plus d'un demi-milliard d'argent et d'or, provenant de vastes amas accumulés comme qui dirait dans les vastes grottes d'un calcaire décomposable par l'eau.

Malgré la pluie, et sans mon Allemand qu'elle a découragé, je fais une ascension aux mines en franchissant un col. C'est vraiment d'un aspect étrange, ces constructions, ces cheminées d'usines, ces chevalements, sur le sommet désolé de montagnes ravinées par le temps d'abord, et par l'homme ensuite. Ici, du moins, les gens sont aimables, et compensent le manque de charme de leur pays. Quant aux mines, après avoir gravi les 200 mètres d'Eureka, il faut descendre 4 à 500 mètres pour en voir le fond, mais du moins les moyens mécaniques ne font pas défaut.

C'est actuellement un autre district, peu éloigné, et un autre minéral, qui prennent la place d'Eureka : c'est Ély et ses mines de cuivre. Cette nouvelle découverte achève de clairsemer la population d'Eureka, déjà bien diminuée par la baisse de la production de ses mines. C'est l'histoire de toutes les mines d'Amérique : un clou chasse l'autre, et le premier n'est bientôt plus qu'un souvenir.

Pour aller à Ély, en temps ordinaire, ce n'est pas très difficile, il y a même plusieurs voies, mais toutes de 100 kilomètres et plus, à parcourir en diligence. En ce moment, mai 1906, le chemin de fer, entrepris par des milliardaires de New-York, pour relier Ély à la voie ferrée que j'ai quittée à Palissade, n'est pas achevé.

sur 200 kilomètres, 150 seulement sont terminés, et les constructeurs font le reste en auto, à travers la brousse ; mais le commun des mortels ne peut user de ces avantages et n'a que la ressource de la diligence : on part d'Eureka vers 3 ou 4 heures après-midi, pour arriver le lendemain vers midi. Ce voyage étant sans intérêt, je n'en dirai rien et reprendrai à Palissade la suite de mon récit.

A mon retour à Palissade, je rencontrai des Américains qui parcouraient les États à la recherche de mines riches ; car les capitalistes américains, plus pratiques que les nôtres, n'attendent pas que le premier venu leur apporte des mines dans leurs bureaux ; ils vont les chercher et les choisir, conseillés par des gens d'expérience. C'est une manière d'agir qu'on ne m'a pas paru goûter du tout à Paris, tant il est vrai que le bon sens est beaucoup plus rare qu'on ne l'imaginerait.

Durant la soirée que je passai avec ces Américains, il se passa un petit épisode bien typique. A une table voisine de la nôtre, dans la salle à manger, se trouvait un groupe de mineurs, assez reconnaissables malgré leur costume de gentlemen. Nous parlions des conditions sociales actuelles aux États-Unis, en les comparant à l'état social de l'Europe, et un de mes Américains me fit cette remarque :

« Est-ce que vous ne trouvez pas qu'il y a une immense différence en faveur des États-Unis ? Nous n'avons pas de castes, pas de noblesse ; tous sont égaux. Chez vous, au contraire, même dans la République française, vous êtes encore séparés en véritables castes, entre lesquelles il n'y a presque pas de rapports. Est-ce que vous n'admirez pas notre égalité, et cette liberté absolue dont nous jouissons ? » Et il s'étendait à perte de vue sur l'admirable organisation sociale de son pays.

« Ma foi, dis-je, il me semble qu'avec tout cela, un homme, chez vous, s'il n'a pas d'argent, se trouve tout de même relégué à un niveau tout à fait inférieur. » Et j'allais continuer, quand un grand rire éclata à la table voisine. C'étaient les mineurs, nos voisins; peu fortunés, ils ne goûtaient guère aux fruits merveilleux de l'égalité américaine. Cela jeta un froid, et nous parlâmes d'autre chose.

Pour moi, j'admire le courage des mineurs américains, à partir sans cesse à la recherche de mines nouvelles. Je trouve seulement que beaucoup d'entre eux, qui ont déjà de l'argent, pourraient trouver un autre but à leur activité. Mais l'argent, voilà pour tous le but unique de la vie; ils en veulent toujours davantage, et avec cela, ils ont dans le sang le goût des aventures. Toute la race américaine n'est formée que des plus aventureux d'entre nous autres, Européens: que leur importent donc les échecs, les privations! Beaucoup meurent à la peine, mais c'est leur vie de courir des risques. Dans la nature ils ne voient qu'une chose, des rochers; et dans ces rochers, ils ne cherchent qu'une chose, des parcelles brillantes de minerai. J'avoue que pour moi, la nature et la vie ont de tout autres attraits, et dans ce que j'allais voir en Californie, après le Nevada, s'il y avait des mines, il y avait aussi autre chose, des souvenirs, et je crois bien que c'était cela qui m'y attirait le plus.

Je vais voir, dans la Sierra Nevada, une région où j'ai passé trois ans. Que la nature est donc belle, dans la Sierra, entre Truckee et Summit! Nous montons à près de 3 000 mètres d'altitude, en présence de cimes alpestres toutes blanches de neige. La voie serpente à travers les neiges amoncelées si haut, qu'il a fallu construire ces interminables tunnels en charpentes qu'on appelle des *snow-sheds*, pour empêcher les trains d'être bloqués.

A Summit, où je descends, il y a 4 à 5 mètres de neige, bien que ce soit le commencement de mai. Ici je me retrouve en pays de connaissances. Dans ce grand hôtel glacial, dont la toiture prolonge la neige d'alentour, je suis accueilli comme un ami parti de la veille, tandis qu'il y a cinq ans que je l'ai quitté. On m'a gardé ici, avec une fidélité antique, ce que j'y avait laissé, des caisses, du mobilier. Il semble parfois que les petites choses font la valeur de la vie. Mais il m'en manque une de ces petites choses, une voiturette d'enfant, un buggy californien. Il paraît qu'il est à 4 kilomètres d'ici, à la station de Soda Springs. Sans un instant d'hésitation, me voilà parti à sa recherche à pied, le long de la voie, sous l'abri des *snow-sheds*. A Soda Springs, il faut traverser dans la campagne des champs de neige de plus de 2 mètres de hauteur; elle est heureusement durcie. Je découvre la baraque et le hangar où doit être le buggy. Un souvenir d'enfant, qu'en fera le socialisme futur? Au fond du hangar, voilà le buggy. Il est encore joli, sa coupe élégante, si bien faite pour les mauvais sentiers de montagne, fait passer son usure. Si jamais je m'installais dans le Far-West, je serais content de l'avoir.

Non sans peine, le buggy franchit les champs de neige et leurs crevasses où l'eau commence à couler, et bientôt le voilà qui roule derrière moi sur la voie ferrée. Il y a cinq et six ans qu'il roulait ainsi sous les grands pins de la Sierra Nevada, dans des sentiers de chevreuils, et toute la joie d'alors est revenue. Au dehors du tunnel de bois, la nuit approche, et avec elle la pluie et l'orage; un train arrive, passe en ronflant et nous couvrant de vapeur. Et puis l'orage éclate avec une pluie torrentielle, sur les champs de neige et sur les *snow-sheds* qui vont me servir d'abri jusqu'à Summit. Qu'il faut peu de chose à l'homme

pour combler ses désirs quelquefois, et le placer comme au-dessus et hors de la vie réelle! Il suffit d'un souvenir, qui condense en quelques instants plusieurs années d'existence.

L'absence, dit-on, est le plus grand des maux. Comme dans la fable d'Ésope, on pourrait dire aussi que c'est le plus grand des biens. C'est elle qui fait surtout apprécier la valeur de la vie, en permettant la joie des retours.

Un jour plus tard, le train m'emportait à Auburn, jolie ville ensoleillée, au pied des pentes de la Sierra Nevada. La voie longeait les immenses exploitations hydrauliques de graviers qui ont produit des millions d'or. C'est tout ce qui reste maintenant de cette époque de 1850 à 1870, qu'on peut appeler l'âge d'or de la Californie. Auburn est un jardin de fleurs et de fruits, et la température y est délicieuse une grande partie de l'année.

Voici la maison où j'ai passé un mois, et voilà la diligence qui m'emportait à Forest Hill, où le buggy trouva sa raison d'être. Une fois de plus, je reprends la diligence; j'en ai pour six à sept heures à gravir des pentes caillouteuses, mais aussi avec des échappées de vues magnifiques. Et puis voici les interminables forêt de pins qui défilent dans les ombres de la soirée. C'est bien ce que j'attendais, je suis reçu à bras ouverts dans une famille d'Irlandais où l'on ne croyait pas que je reviendrais jamais. Mais quelles nouvelles va-t-on me donner de tant de choses et de tant de gens? On n'écrit pas souvent, de Californie en France, et l'Américain passe d'un endroit à l'autre, sans se soucier de garder des souvenirs. L'Européen est un être exceptionnel; son temps n'est pas de l'argent, est-ce assez extraordinaire?

Les nouvelles sont imprévues en Amérique: celui-ci

est mort d'un accident de mine, il est tombé dans un puits. Cet autre a gagné 5 000 000 de francs avec une mine de gravier aurifère qu'il a payée 2 000 francs; il a vendu l'hôtel qu'il tenait ici, pour aller à Sacramento faire en grand le commerce du whisky; ainsi il compte augmenter encore sa fortune; c'est d'ailleurs un homme du tempérament le plus calme qui soit au monde. Le vieux père S., un Français venu ici en 1848, a loué ses mines à des Américains qui n'y ont encore rien trouvé de bon; lui, en attendant, se fait des rentes. Un autre vieux Français est mort: c'était le fondateur de la fameuse mine Mayflower, qui a donné des millions: ces millions ont servi à explorer d'autres mines, mais elles n'ont rien donné, et l'argent a été englouti infructueusement. Toutes les mines ne sont pas bonnes, mais tout le monde connaît les bonnes, et on se hâte d'oublier les mauvaises.

Voici la jolie maison bariolée de blanc et de rouge si pleine de souvenirs vivants pour moi, et son jardin charmant tout comme celui de Faust et Marguerite: pourquoi pas?

Faut-il dire aussi l'histoire de cette mine du Long Canyon, une mine intéressante, là-bas dans les montagnes, dans un des plus beaux sites de la Californie? Elle a dû être abandonnée après de beaux espoirs, comme bien d'autres, mais plus lamentablement, car c'est bien plus loin d'y revenir de France. D'autres sont venus, se sont approprié le matériel, puis ont dilapidé les constructions, enlevé les meubles et jusqu'aux fenêtres. Le Yankee se considère partout comme chez lui. Ce qui n'a pas de maître est à lui, et il a forgé une loi pour se donner raison. Toute mine non exploitée et n'ayant pas payé la patente peut être déchu au bout d'un an, en faveur du nouvel occupant, et celui-ci, outre la mine, peut prendre possession des machines,

des usines, et de tous les bâtiments. La déchéance est complète. C'est pire encore : ici, au Long Canyon, il n'y a pas d'occupant légal, il n'y a pas d'occupant du tout, mais comme il n'y a pas de surveillant, rien n'a été plus facile que de dévaliser, et l'on n'a aucun recours.

A vrai dire, quand on a fait acte d'abandon, on ne voit pas pourquoi on voudrait empêcher un autre de profiter de ce qu'on a abandonné. Mais en Amérique, il ne manque pas d'amateurs de mines, et on peut toujours trouver un acheteur.

Voilà pour le moment tout ce qui reste d'un rêve : des bâtiments en bois, vides de leur mobilier et que la nature commence d'envahir. Elle est si belle ici, cette nature californienne, qu'à elle volontiers on rendrait les armes ! Que ce soit par la pluie ou la neige, ou par ce clair soleil tempéré par la brise des montagnes, on ne peut s'empêcher de l'admirer, et surtout lorsqu'elle est, comme ici, pleine de souvenirs.

Voici la cabine des deux Corcorans, ces deux vieillards dont l'accueil était plein de prévenance. Ils sont morts tous les deux, et leur neveu, un jeune gaillard pour qui c'était une fête de venir passer des mois chez eux, s'est vu dépouiller par un créancier de cette pauvre cabane, de la mine, et de ces pins séculaires qui, près de la maison, formaient un vrai parc avec des fontaines et un sol de mousse ; surtout c'était le seuil de la forêt toute pleine d'oiseaux et de chevreuils.

A Georgetown aussi, je reçus un accueil vraiment enchanteur, car c'est ici une famille que je retrouve, dans laquelle on aime tout ce qui touche à la nature et à l'art. Il y a quatre jeunes gens, que leur milieu semblerait avoir destinés à la vie calme et intérieure des villes et qui s'occupent surtout de mines et de forêts. La vie au grand air les a rendus solides, alors qu'au-

trefois ils paraissent plutôt délicats. Je me demande pourquoi tant de jeunes gens en France, au lieu de passer dix à quinze ans dans des collèges et des lycées, pour arriver à faire de pauvres fonctionnaires, ne partiraient pas en Californie ou dans le Far-West. Ils acquerraient sur place le métier qu'il faudrait. Mais pour cela il faudrait aussi que la famille partît avec eux. Quel est le père de famille français qui, à quinze ans, enverrait son fils seul en Amérique ? Et puis, on n'ose refuser à son fils l'éducation qu'on a reçue soi-même.

Nos causeries sont, le soir, agrémentées par un violon d'une réelle valeur ; il chante une mélodie de Schumann avec une telle pureté, que vraiment c'est lui le roi des instruments à cordes même vocales.

J'étais bien tenté, en quittant Georgetown, d'aller voir les ruines de San-Francisco, mais c'était devenu le rendez-vous de tous les curieux des États-Unis, en quête de sensations, et ma curiosité n'alla pas jusque-là. Je passai quelques heures à Sacramento, et je pris la route de l'Orégon pour aller à Seattle et dans l'île de Vancouver.

Rien n'est plus pittoresque que le nord de la Californie et l'État d'Orégon. Il faut, il est vrai, traverser une grande plaine avec des palmiers et dont Redding est la ville principale, puis les collines commencent. Les tunnels se succèdent par douzaines suivis d'autant de ponts de fer sur le Sacramento de plus en plus étroit, et devenu torrent de montagne, mais avec une puissante masse d'eau.

Dunsmuir est dans un élargissement subit du vallon, puis la vallée se rétrécit, mais pour montrer tout à coup dans une courbe une montagne en cône, éblouissante de neige, le mont Shasta, un des superbes volcans de la côte du Pacifique, qui peuvent rivaliser avec le Fujiyama des Japonais.

De grandioses rochers surmontés de neige couronnent des montagnes de sapins noirs serrés les uns contre les autres, ou mêlés de manzanitas aux fleurs roses et de cournouillers aux grandes fleurs blanches. De temps à autre, c'est une échappée sur le Shasta, qui du haut en bas est d'un blanc étincelant, puis la gorge se resserre et la voie longe le torrent en suivant avec lenteur le tortueux circuit de ce ravin profond. A un détour, le train ralentit encore, et enfin s'arrête dans la cour même d'un vaste hôtel moderne. Nous sommes à Shasta Springs; c'est ici un site balnéaire avec des sources merveilleuses, que la Compagnie du chemin de fer, aimable envers ses passagers, veut leur permettre de visiter et d'apprécier.

On n'est pas plus galant; une telle réclame se fait tout pardonner, car elle est pleine d'attention délicate. Même d'élégantes personnes, comme dans les gares-hôtels du Nouveau-Mexique, nous invitent à goûter, dans des verres faits comme d'une mousse à demi opaque, l'eau gazeuse qui sourd d'une vasque au milieu d'une allée.

Il y a deux sources énormes, deux torrents bondissant de haut sur la mousse et les plantes vertes, et, un peu plus bas, deux véritables geysers montant à 10 et 12 mètres de hauteur. Le tout se termine par une série de cascades sur un fond de mousse d'une luxuriance extraordinaire.

L'eau est froide, mais très gazeuse; elle est sulfureuse, mais pas assez pour faire une sensation désagréable; elle s'épand dans un bassin limpide et frais qui réfléchit le ciel et les sources, grâce à l'escarpement des pentes.

L'hôtel est composé de plusieurs bâtiments de bois peints de couleurs claires; il est orné d'une quantité de moulures, puis de belvédères, de kiosques, d'un goût

américain en parfait accord avec ce site alpestre. Ce serait un plaisir de passer là quelques jours, et il n'est pas sûr que nombre de voyageurs ne s'arrêtent ici, subitement captivés par le charme séduisant du site.

Le train cependant s'appête à partir, et je résiste aux sirènes du mont Shasta, elles doivent faire assez de victimes. Nous retraversons le Sacramento, puis la gorge devient si étroite que le train rebrousse chemin en arrière pour se retrouver à 100 mètres plus haut que le point d'où il était parti. Après quelques zigzags de ce genre et des traversées de torrents escarpés, on arrive enfin dans la région des grandes altitudes: c'est un peu la Suisse des Grandes Alpes. Le mont Shasta se dresse tout blanc à 4400 mètres d'altitude, et ses glaciers étincellent au soleil, dominant des rangées de cimes blanches et de forêts de pins. Le Shasta est unique, tandis qu'en Suisse, les pics rivalisent d'altitude. Ici ils n'ont que 2000 à 2500 mètres et, bien que pittoresques, ils laissent l'impression d'un ancien plateau découpé en ravins, et au-dessus duquel a surgi cet immense volcan, semblable au cône de Fujiyama, le mont Shasta. Ce roi des montagnes n'a pas de peine à se faire admirer, dans son « splendide isolement ».

Nous filons à grande allure sur ce vaste plateau raviné, et nous distinguons bientôt à l'horizon toute une série d'anciens volcans plus ou moins semblables au mont Shasta. Ce sont les Trois Sœurs, et le mont Jefferson, et le mont Adams, et le mont Hood, et le mont Pitt; même on croit voir le fameux mont Rainier, près de Seattle, qui a, lui aussi, 4400 mètres. Les autres varient, de 3000 à 3600 seulement. Un de ces cratères, celui du mont Matzuma, est fort curieux: il forme un vaste lac de 12 kilomètres sur 9, avec des parois presque verticales de 2 à 300 mètres de haut:

au centre s'élève un cône de plus de 200 mètres. Les eaux claires regorgent de truites, paraît-il, qui sans doute vivent paisiblement, personne ne songeant à aller s'installer sur des rives aussi abruptes et aussi peu fortunées.

Maintenant que nous descendons du haut plateau, nous traversons un magnifique pays, des prairies et des forêts, avec des fermes opulentes. La voie ferrée est fort loin de la côte et presque au milieu de l'Orégon, dont nous parcourons sans doute la région la plus fertile et la plus boisée. On se croirait ici dans les plantureuses vallées du canton de Berne, en Suisse, et nul doute qu'un jour on y verra des villes aussi riches, plus riches même; si une grande partie de l'Orégon est privée de l'opulence de ces riches vallées, il reste assez d'espace cultivé pour couvrir plus d'une fois la superficie de la Suisse.

Voici Salem, la capitale de l'Orégon, dans une vaste plaine. C'est une ville superbe, avec son capitole, aussi paresseusement assise sur sa rivière que semble l'indiquer son nom d'allure orientale.

Il fait nuit quand nous passons ce grand fleuve qui s'appelle la Columbia, et nous ne voyons rien de Portland. Mais à l'aube du jour nous serons dans cette étonnante Seattle qui, née de quelque dix ans, rivalisait déjà avec San-Francisco avant le tremblement de terre. Que sera-ce dans dix ans?

Seattle était le nom d'un chef indien; les Indiens n'avaient ici que des huttes de pêcheurs, et maintenant on y construit jusqu'à des navires de guerre. Bientôt toute cette côte, Seattle, Tacoma, Everett ne formera qu'une immense cité, longue de plus de 100 kilomètres, et ce sera là la *New-York* du Pacifique.

Vancouver et Victoria, cités bien plus anciennes que Seattle, ne peuvent rivaliser avec elle : je suis

allé les voir et j'ai trouvé là le calme britannique à côté de l'activité du Yankee. De jolis vapeurs font le service d'une ville à l'autre, et ces traversées de quatre à six heures sont une joie véritable, en face des chaînes dentelées de la côte : à la fois, c'est la Suisse et l'Océan. En outre, bonne nouvelle pour les voyageurs, la douane est très bon enfant et ne scrute pas le fond des choses.

De mon voyage dans l'île de Vancouver, je retiens un épisode. J'allais voir une mine et une fonderie de cuivre à Ladysmith, et qui retrouvai-je là? Des mineurs italiens, que j'avais occupés dans le nord de l'Italie, et dont l'un avait fait venir sa famille, une de ces familles piémontaises, presque sœurs des familles savoyardes. Leur cabane avait brûlé le mois précédent, mais ils m'emmenèrent dans une autre toute neuve, et m'y firent faire un dîner comme je n'en avais pas fait encore dans tout le nord de l'Amérique. L'Italien a du goût, l'Américain n'a pas de palais, il est industriel, comme je l'ai déjà dit, mais c'est toujours vrai. Bref, l'hospitalité de ces braves gens reste un de mes meilleurs souvenirs de voyage.

Voici déjà deux épisodes de retour que je raconte; avant la fin de ce voyage, on en verra d'autres; il semble vraiment que cette période de 1906-1907 a marqué pour moi comme une *voie de retours*.